13
2004

Documents EPISCOPAT

BULLETIN DU SECRÉTARIAT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

MADELEINE DELBRÊL, CONNUE ET INCONNUE

Il y a cent ans, le 24 octobre 1904, Madeleine Delbrêl naissait à Mussidan, en Dordogne. Soixante ans plus tard, elle mourait à Ivry-sur-Seine, le 13 octobre 1964. Deux repères chronologiques entre lesquels s'inscrit sa vie engagée avec réalisme, comme assistante sociale jusqu'en 1946, puis très mêlée à la vie de la cité, sur le terrain difficile d'Ivry-sur-Seine, en banlieue ouvrière de Paris. Athée puis convertie, « éblouie de Dieu » et profondément ancrée dans un monde marxiste, désireuse de vivre à la fois dans une disponibilité totale aux autres et « sans secret ni rien à cacher » de l'Évangile qui est sa source : telle se révèle Madeleine Delbrêl désormais connue qui, cependant, sous bien des facettes, reste à découvrir.

Depuis de nombreuses années, le père ***Bernard PITAUD****, provincial de France de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, scrute attentivement et avec passion les écrits de Madeleine Delbrêl dont une grande partie reste inédite. Pour* Documents Épiscopat, *il reprend et développe l'article publié dans la revue* Esprit et Vie *(n° 114, octobre 2004, p 12-17) que nous remercions de sa précieuse collaboration.*

On se souvient que, dans leur Lettre aux catholiques de France, *« les évêques l'ont choisie, avec Thérèse de Lisieux, comme une balise pour nous aventurer dans le troisième millénaire. Elle a désensablé l'Évangile, elle nous apprend à en comprendre toute l'actualité » (Mgr Daniel Labille, évêque de Créteil).*

Bulletin publié
sous la responsabilité
du Secrétariat général
de la Conférence
des évêques de France

Directeur de publication :
Mgr Stanislas LALANNE,
secrétaire général
de la Conférence
des évêques de France

On a déjà beaucoup écrit sur Madeleine Delbrêl. Plusieurs ouvrages sont récemment parus ou ont été réédités [1], à l'occasion du centenaire de sa naissance. De nombreux articles en diverses revues ont présenté son parcours, souvent de manière générale ou bien selon tel ou tel aspect plus particulier. Il ne serait donc guère utile d'écrire encore un exposé général ou particulier, sur sa vie et sa spiritualité. Aussi bien, tel n'est pas le but de ces quelques pages. Nous voudrions plutôt faire le point sur les recherches entreprises ces dernières années et sur les avancées qu'elles ont permises dans la découverte d'une personnalité et d'une œuvre exceptionnellement riches. En effet, jusqu'ici, les travaux effectués sur Madeleine avaient surtout utilisé les grands textes publiés après sa mort [2], ainsi que *Ville marxiste, terre de mission* [3] (le seul livre qu'elle ait publié de son vivant, à l'exception de son recueil de poèmes, *La Route* et de quelques opuscules, liés à son travail d'assistante sociale à Ivry). Même lorsqu'ils avaient davantage inventorié les archives ou lorsqu'ils s'étaient appuyés sur des interviews de personnes ayant connu Madeleine, ces travaux étaient restés en retrait par rapport à deux corpus essentiels: les poèmes et la correspondance. Or, l'un et l'autre constituent pour la connaissance de Madeleine des ressources inestimables dont on est loin encore d'avoir extrait toute la richesse.

Un autre corpus jusqu'ici laissé dans l'ombre est celui des écrits sociaux de Madeleine. Bien sûr, ils sont moins intéressants pour ce qui concerne directement sa vie spirituelle, ecclésiale et missionnaire. Cependant, ils nous montrent comment elle a participé à tout l'effort de recherche très important à l'époque en ce domaine, en particulier sous l'aspect de la promotion de la femme; et ceci n'était sans doute pas étranger à la manière dont elle concevait son témoignage évangélique. Sur ce point, tout le travail reste à faire.

Une autre source est constituée par ce que Madeleine appelait son « herbier ». En fait, il s'agissait de son missel, dans lequel elle gardait des papiers très personnels, des lettres qui devaient lui rappeler des moments, des événements, des personnes, qui l'avaient profondément marquée. Malgré la moindre importance matérielle de son contenu, « l'herbier » nous apporte aussi des renseignements précieux.

Et puis, il y a tous les carnets, les notes, les cahiers qui conservent les comptes rendus des réunions d'équipe et qui n'ont pas encore été suffisamment travaillés.

Il serait évidemment excessif de dire que nous commençons seulement à connaître Madeleine. Mais ce serait une erreur de penser que nous la connaissons parfaitement.

La publication des *Œuvres complètes* qui vient d'être entreprise mettra peu à peu tous ces documents à la disposition du grand public. Les éditeurs ont tenu à commencer par deux volumes de la correspondance [4] ; ces textes, totalement inédits, nous révèlent une Madeleine à la fois « connue et inconnue », selon le titre du volume du centenaire. Le premier a été publié en mars, le second le sera en octobre. Ainsi disposerons-nous de la cor-

[1] GILLES FRANÇOIS, BERNARD PITAUD, ANGÈS SPYCKET, *Madeleine Delbrêl, connue et inconnue*, Paris, éditions Nouvelle Cité, 2004 ; CHRISTINE DE BOISMARMIN, *Madeleine Delbrêl, rue des villes, chemins de Dieu*, Paris, éditions Nouvelle Cité, 2004 (réédition).

[2] MADELEINE DELBRÊL, *Nous autres, gens des rues*, Paris, éditions du Seuil, 1966 ; *La joie de croire*, Paris, éditions du Seuil, 1968 ; *Communautés selon l'Évangile*, Paris, éditions du Seuil, 1973.

[3] Madeleine Delbrêl, *Ville marxiste, terre de mission*, éditions Desclée de Bouwer, (1re édition aux éditions du Cerf en 1957).

[4] Éblouie par Dieu. Madeleine Delbrêl. Correspondance, vol. 1, Paris, éditions Nouvelle Cité, 2004.

respondance jusqu'à l'année 1952 incluse. Puis viendra la publication des *Méditations poétiques* où Madeleine met tout son talent de poète au service de l'Évangile; ces méditations seront accompagnées de fantaisies qui montrent une autre facette de sa personnalité. La publication des grands textes, pour beaucoup déjà connus, mais qui n'ont parfois été édités que de manière incomplète, pourra alors intervenir. L'édition des poèmes, qui ne se réduisent pas, loin s'en faut, à ceux publiés dans *La Route*, révélera une Madeleine qu'on connaît peu: l'écrivain, qui en 1928 encore, projetait de poursuivre une carrière littéraire. Il faudra aussi achever l'édition de la *Correspondance* et publier les écrits sociaux. Alors seulement les chercheurs auront à leur disposition l'ensemble des textes qui permettront d'appréhender sous toutes ses facettes cette personnalité qui n'a pas fini de nous séduire, de nous étonner, de nous entraîner.

Mais le miracle, c'est l'unité de richesses aussi variées. Nous savons bien que le secret s'en trouve dans cette relation avec le Dieu vivant, rencontré en mars 1924, dans une conversion qu'elle a elle-même qualifiée de violente. Mais il faut traquer ce secret dans une enquête précise, pour mieux percevoir comment tous les aspects de sa personnalité ont été ressaisis, assumés dans sa foi. Le travail ne fait donc que commencer.

Nous allons essayer maintenant, d'une part de mesurer les avancées qui se sont produites ces dernières années dans la connaissance de la personnalité et de l'œuvre de Madeleine, et d'autre part de repérer les nombreux champs de recherche qui restent à explorer.

⁂

I. L'ENVIRONNEMENT FAMILIAL

Toute personnalité est marquée par son environnement familial. Celui de Madeleine Delbrêl a déjà fait l'objet de nombreux commentaires, et sur ce plan, l'essentiel était déjà bien connu. Cependant, le sujet reste délicat. Il est très difficile d'être impartial sur ce terrain, et certains témoins ne l'étaient pas assez. Il convient donc, non pas de tout reprendre à zéro, mais d'être attentif aux accents nouveaux, aux détails non encore repérés que nous livrent les documents dont il a été question plus haut.

Madeleine a vécu ce paradoxe de grandir entre deux parents qui l'aimaient beaucoup, mais qui s'éloignèrent progressivement l'un de l'autre. Durant son enfance, rien ne prouve qu'ils aient vécu des conflits majeurs qui auraient gravement pesé sur l'atmosphère familiale. On a eu souvent tendance à souligner le peu de cohérence de leur origine sociale respective, mais des investigations récentes montrent qu'il ne faut pas accentuer cette différence, en réalité moins grande qu'il n'y paraît. L'ambiance se dégrada surtout à partir du moment où Jules Delbrêl fut atteint d'une maladie des yeux qui le conduisit peu à peu à la cécité. Le caractère déjà difficile et fantasque de cet homme qui fréquentait les salons littéraires devint de plus en plus insupportable pour son épouse (on le présente habituellement comme un autodidacte, or on sait maintenant qu'il a poursuivi des études secondaires jusqu'à 16 ans, ce qui à l'époque n'était pas si courant). Ses problèmes psychiques, peut-être accentués par les remèdes violents qu'on lui administrait pour soigner ses yeux, entraînèrent une séparation rendue inévitable par certains comportements de Jules Delbrêl. Celui-ci se retira à Mussidan, lieu d'origine de la famille et lieu de naissance de Madeleine. Mme Lucile Delbrêl resta à Paris, à proximité de sa fille.

De l'amour qu'elle reçut de ses parents, de l'atmosphère familiale des premières années, Madeleine hérita une personnalité équilibrée, ainsi qu'une joie de vivre, une gaîté qu'elle conserva toute son existence, et qui étaient proverbiales dans son entourage. Mais il est sûr que sa joie de vivre ne lui aurait pas suffi pour affronter comme elle le fit la souffrance engendrée chez elle par la mésentente et la séparation de ses parents. Il lui fallut tout le dynamisme de sa foi.

On n'a pas toujours mesuré à sa véritable importance la profondeur de la souffrance de Madeleine. La lecture de sa correspondance permet de mieux en prendre conscience, même si elle est toujours restée très discrète à ce sujet. Les confidences faites à son amie Louise Salonne au cœur des années difficiles qui aboutirent à la séparation, celles aussi à quelques proches au moment des décès très rapprochés de ses parents, révèlent le déchirement qui fut le sien en même temps que sa capacité à le vivre dans la foi. De même, un poème de Jules Delbrêl retrouvé dans « l'herbier » de Madeleine, véritable pamphlet à l'égard de sa famille, montre assez clairement jusqu'où pouvait aller le délire de cet homme perdu dans sa propre souffrance.

À son amie Louise Salonne, Madeleine n'hésite pas à parler un jour du « devoir de gaîté » qu'on a envers ses proches. Nul doute que la gaîté n'est plus alors la manifestation naturelle d'un heureux tempérament, mais l'expression de la charité.

Deux études publiées dans le livre du centenaire ont largement fait le point sur l'état des connaissances aujourd'hui aussi bien sur les parents de Madeleine que sur l'attitude de celle-ci à leur égard. Certaines lettres échangées entre la mère et la fille montrent assez l'extraordinaire qualité de la relation, affinée par la foi, qui existait entre elles. Quant à son père, devenu, comme elle le dit « une machine à douleurs », elle eut à subir pendant des années,

quand elle allait le voir à Mussidan, l'extrême incohérence de son accueil, tantôt agréable et même festif, tantôt agressif. Elle eut la grâce de retrouver, à la veille de sa mort, le père aimant qu'elle avait connu dans son enfance.

En plus de ses innombrables soucis et activités, Madeleine s'occupa de ses parents vieillissants avec une inlassable fidélité et une admirable tendresse. Jamais on ne la voit prendre parti pour l'un contre l'autre. Elle les aimait chacun et leur rendait l'amour qu'ils lui avaient donné. Si sa mère se plaint parfois de ne pas avoir assez la possibilité d'un dialogue personnel avec elle, sa plainte n'est pas amère ; elle sait toutes les responsabilités de sa fille, et sa demande ne fait que souligner la qualité de leur relation.

II. MADELEINE ÉCRIVAIN

Un autre point sur lequel la recherche a commencé à progresser, c'est bien sur la dimension littéraire de la personnalité et de l'œuvre de Madeleine. Jusqu'ici, on savait que Madeleine écrivait des poèmes dans sa jeunesse et qu'elle avait obtenu le prix Sully Prudhomme de l'Académie française pour un petit recueil intitulé *La Route*. À juste titre, personne ne se pâmait d'admiration devant ces poèmes qui ne manquent ni de souffle ni de profondeur, mais qui sont oeuvre de jeunesse. On soulignait par contre la qualité de son style dans ses écrits en prose, sa densité (parfois excessive), sa rigueur, son originalité. Mais on pensait habituellement qu'après avoir consacré quelques années de sa jeunesse à la littérature, Madeleine avait tourné la page et était passée aux choses sérieuses.

C'est Christine de Boismarmin qui, la première, amorça le changement de regard en ce domaine. Reprenant une série de poèmes écrits par Madeleine probablement en 1928, elle eut l'intuition qu'ils constituaient ce qu'elle appela alors (vers 1995) « l'adieu à l'art de Madeleine ». Une analyse plus approfondie montra que, dans ces poèmes, Madeleine, appelant les artistes « les compatissants », les voit prendre sur eux la souffrance du monde, et sculpter dans toutes leurs œuvres le visage de la beauté où apparaît en filigrane celui du Christ, « la sainte face de la douleur aux yeux de joie ». Et peu à peu, Dieu devient l'artiste qui sculpte en nos âmes la charité, et, à notre tour, nous pouvons sculpter en nos vies et en celles de nos frères le visage de la charité. Adieu à l'art? Oui, d'une certaine manière ; Madeleine renonce à la littérature, elle a trouvé quelque chose de plus essentiel. Mais elle ne cesse pas d'être artiste pour autant ; elle le sera autrement, elle façonnera la charité dans les âmes. On a l'impression de revivre d'une autre manière la parole du Christ à Pierre : « *Désormais, tu seras pêcheur d'hommes.* »

La conversion produit bien chez Madeleine un profond bouleversement. Elle renonce effectivement à mettre l'écriture au centre de sa vie. Elle la remplace par la charité. Mais la charité, c'est l'art suprême. Éblouie par Dieu, Madeleine n'a pas pour autant renié son humanité.

Pour bien comprendre sur quel terrain s'enracine ce changement, il faut se rappeler que la conversion de Madeleine ne s'est pas accompagnée tout de suite d'un nouveau projet de vie. L'axe de sa vie s'est modifié, mais en mars 1924, quand elle découvre Dieu, elle ne pense pas encore à la vocation qui sera la sienne, du moins cela n'apparaît-il pas dans sa correspondance. Elle travaille à ses poèmes qu'elle publie en 1926, elle fréquente un atelier de peinture, elle correspond avec des écrivains en vogue. Dès qu'elle obtient le

prix Sully Prudhomme, elle y voit l'amorce d'une carrière possible. Elle le dit à son amie Louise Salonne qu'elle essaie d'initier à la lecture de Paul Claudel ; elle se met à écrire un nouvel ouvrage sur l'art et la mystique, dont le thème lui est sans doute dicté par ses nouvelles préoccupations religieuses. On peut d'ailleurs déceler dans les poèmes écrits autour de 1924 des traces de sa conversion. C'est le travail effectué par Gilles François dans un chapitre du livre du centenaire : *Madeleine Delbrêl connue et inconnue*.

Il faut dire que Madeleine avait un tempérament d'artiste. Ses parents lui avaient fait étudier le piano, instrument pour lequel elle avait des dons. La carrière musicale fut abandonnée, sans doute pour des raisons de santé. Mais son père l'entraînait dans des cercles intellectuels où elle évoluait avec aisance.

Il est très possible que, sans le travail de la grâce, Madeleine serait devenue écrivain, poète. Elle en avait les aptitudes et elle en assumait les exigences. Écrire n'était pas pour elle un divertissement, mais un travail. Elle remettait l'ouvrage cent fois sur le métier. Si l'on en juge par les nombreuses versions des mêmes poèmes, elle ne se satisfaisait pas du premier jet. L'amateurisme n'était pas de mise chez elle.

La rigueur de sa pensée, sa logique sans concession en même temps que son style nerveux et dense, auraient pu aussi faire d'elle une essayiste de grande classe.

C'est peut-être dans ses méditations poétiques que son talent littéraire s'exprime le mieux après sa conversion. Écrits sous forme de poèmes en vers libres (type d'écriture qu'elle avait adoptée dès les années 1927-1928), ils mêlent avec une grande légèreté l'Évangile et la vie, et font de celle-ci comme un nouvel Évangile aujourd'hui vécu et annoncé. Ni l'Évangile ni l'art littéraire ne s'y trouvent amoindris.

⁂

III. LES INFLUENCES

Madeleine Delbrêl n'est pas un aérolithe tombé du ciel. Elle avait certes une personnalité originale. Elle a répondu à la grâce d'une manière qui lui était propre, avec une grande liberté. Son style (et pas seulement son style littéraire) se reconnaît de loin. Pour autant, de même qu'elle a été marquée par sa famille, elle n'était pas sans père ni mère au point de vue intellectuel et spirituel. Déterminer les influences qui l'ont marquée sera l'une des nombreuses tâches de ceux qui s'intéresseront à son œuvre dans les années à venir.

On commence à discerner un peu plus clairement ce qui conduisit Madeleine à la découverte de Dieu en 1924. Elle-même est restée extrêmement discrète sur ce point. Elle parle d'un groupe de jeunes étudiants qu'elle fréquentait et qui étaient croyants. Sensible à leur qualité humaine, à leur intelligence, elle estima honnête de se mettre elle-même en recherche. Ce groupe, elle pouvait le rencontrer en Sorbonne où elle prenait elle-même librement des cours. Mais ne s'agit-il pas aussi de jeunes qu'elle retrouvait dans le cercle du docteur Armaingaud, ce libre penseur, ami de son père, président de la Société des Amis de Montaigne ? Or, le docteur Armaingaud était le parrain de Jean Maydieu, futur dominicain, dont tout le monde savait l'amour qui l'attachait à Madeleine, amour clairement partagé. Le docteur Armaingaud possédait une résidence à Arcachon, proche de celle des Maydieu, où Madeleine se rendit à plusieurs reprises. Pourquoi alors ne pas se rendre à l'évidence ? Jean Maydieu a joué un rôle important (même s'il ne fut pas le seul) dans la conversion de Madeleine. Celle-ci n'en parle pas, par discrétion sans doute. Mais le cheminement de Madeleine vers la foi, qui aboutit en mars 1924, était commencé au moins plusieurs mois auparavant. Or, c'est en 1923 que Jean Maydieu, ayant terminé ses études à Centrale, part au service militaire. Il n'en reviendra, on le sait, que pour entrer chez les dominicains, sans rien expliquer à Madeleine. Il n'est donc pas pensable que celui qu'elle aimait profondément, et dont elle connaissait les convictions, n'ait pas joué un rôle majeur dans son évolution spirituelle.

Ceci écarte par le fait même l'idée selon laquelle Madeleine se serait convertie par dépit amoureux. Quand elle fait la découverte éblouie du Dieu vivant, Jean Maydieu n'est pas entré chez les dominicains, il est encore au service militaire. Madeleine est-elle à ce moment-là au courant de son projet ? Nous ne le savons pas.

Un point qui reste à approfondir concerne l'influence sur Madeleine de l'abbé Jacques Lorenzo. On sait qu'au moment de sa conversion, c'est à lui qu'elle s'adressa, puisqu'il était vicaire à Saint-Dominique, sa paroisse. Il devint son directeur spirituel et son confesseur, ainsi que le conseiller des Équipes. L'éloge qu'elle fit de lui un an après sa mort en 1958 dans la *Lettre aux Communautés de la Mission de France* montre assez combien elle fut profondément marquée par ce prêtre dont le rayonnement apostolique venait d'une intense communion intérieure avec Dieu.

La lecture de ce texte [5] montre une dépendance évidente de Madeleine par rapport à l'enseignement et à la pratique de l'abbé Lorenzo et ce qui concerne le rapport du chrétien à la Parole. Il avait fait pour elle « exploser l'Évangile ». Mais on ne disposait pas jus-

[5] Une voix qui criait l'Évangile. La joie de croire, p. 52-63.

qu'ici d'autres documents que ce témoignage de Madeleine. Les archives historiques du diocèse de Paris conservent un nombre impressionnant de petits carrés de papiers trouvés chez Jacques Lorenzo après sa mort ; il y a noté le canevas de ses causeries et de ses homélies. Malheureusement, leur analyse ne permettra pas d'aller très loin dans la comparaison avec la pensée de Madeleine ; en effet ce ne sont que des schémas.

En revanche, ses relations avec Madeleine dans les années 30, avant le départ à Ivry, pas toujours très faciles, seront largement éclairées par l'étude de dix-huit lettres adressées à cette époque par Madeleine à l'abbé Lorenzo et retrouvées par la famille de ce dernier, aussitôt après la publication du premier volume de la *Correspondance*.

De même, on pourra tirer parti, du moins faut-il l'espérer, de notes diverses prises au cours de réunions et qui dorment dans des cahiers encore mal explorés. D'un décryptage pas toujours aisé, elles peuvent éclairer le rôle joué par l'abbé Lorenzo, aux côtés de Madeleine, dans la conduite des Équipes. La *Correspondance* a déjà permis des avancées sur ce point.

Il sera plus facile d'analyser les relations de Madeleine avec le Père Jacques Loew, grâce aux nombreuses lettres conservées de part et d'autre. Il est clair qu'il existait entre eux une affinité spirituelle peu commune et une manière très proche de concevoir la mission. Mais là encore, ce chapitre reste à écrire, bien qu'il ait déjà été en partie exploré dans l'étude sur les relations de Madeleine avec la Mission de France.

Bien sûr, Madeleine a entretenu des relations suivies avec de nombreuses autres personnes. Certaines ont joué dans sa vie un rôle majeur, comme Mgr Veuillot par exemple, auquel elle demanda d'être son conseiller personnel après la mort de Jacques Lorenzo; il l'aida beaucoup aussi dans la conduite des Équipes et la guida dans la rédaction de *Ville Marxiste terre de mission*. L'histoire de cette relation reste également à faire. Mais, comme pour le père Loew, les documents existent et sont relativement faciles d'interprétation.

Madeleine a subi un autre type d'influence, celle qui vient des livres, des auteurs spirituels fréquentés. On sait ce qu'elle doit aux poètes, à Baudelaire durant sa jeunesse, à Claudel après sa conversion. On sait qu'elle a lu entre autres les maîtres du Carmel, qu'elle a pris contact avec l'École française de spiritualité à travers un volume de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux* de l'abbé Bremond. Et la culture de Madeleine en matière de spiritualité ne s'arrête pas là. Un prêtre italien a entamé il y a quelques années une thèse portant sur les « sources » de Madeleine. Ce chercheur qui a travaillé sur les archives avec beaucoup de sérieux et une méthode rigoureuse n'a pas encore livré le fruit de ses travaux. Nous espérons qu'il pourra le faire. Il a aimablement communiqué sa documentation sur l'École française de spiritualité. Il a en effet retrouvé la trace des notes prises par Madeleine à la lecture du volume de l'abbé Bremond, évoqué plus haut. Cela a donné lieu à un article publié il y a quelques années [6]. Mais ce n'est là bien sûr qu'une infime partie du travail qui serait à réaliser. Travail d'autant plus difficile que Madeleine, comme beaucoup de maîtres spirituels ne cite pratiquement jamais ses sources.

⁂

[6] BERNARD PITAUX, « Madeleine Delbrêl et l'École française de spiritualité », *Bulletin de Saint-Sulpice*, n° 22, 1996, p. 208-224.

IV. LES ÉQUIPES

On le voit, le chantier est immense. Les différents champs de recherche que nous venons d'ouvrir ne sont cependant pas les seuls. Par exemple, il faut également traiter la question des Équipes. On oublie trop facilement que Madeleine n'était pas seule. Son rayonnement personnel et celui de ses écrits risque toujours d'éclipser la dimension communautaire qu'elle a tenu à inscrire, avec ses compagnes, dans le style d'existence qu'elles ont voulu mener. Il y a toute une recherche à effectuer sur l'histoire des Équipes de « la Charité » (c'est le nom qu'elles ont donné à leur groupe sur le conseil de l'abbé Lorenzo, en reprenant celui du groupe des cheftaines de Saint-Dominique dont les premières jeunes femmes qui vinrent à Ivry faisaient partie). Sur ce point, la mémoire vivante est très précieuse, mais aussi la correspondance, les notes prises en réunion, et aussi le « Journal de M. Durand », que cet ami de « la Charité » a tenu avec beaucoup de précision à partir de 1952, nous laissant ainsi de multiples détails sur la vie au 11 rue Raspail et de manière plus générale sur la vie des Équipes.

On est encore très peu informé sur le long dialogue qui a été entretenu par les Équipes dans les années 1955-1958, avec l'Institut séculier *Caritas Christi*, fondé par le père Perrin, en vue d'une éventuelle intégration. Ce dialogue témoigne d'une recherche des membres des Équipes sur leur place dans l'Église. Dès les premières années de l'existence du groupe, Madeleine a été préoccupée par un rattachement plus officiel à l'Église. Elle l'a demandé en 1942 à la Mission de France, en la personne du père Augros, premier supérieur du séminaire de Lisieux. Celui-ci n'a pas pensé pouvoir donner suite. À l'époque des contacts avec *Caritas Christi*, le groupe, peu nombreux, traversait des difficultés, ce qui semblait rendre plus urgente une recherche dans ce sens. Mais Madeleine tenait en même temps à ce que la vocation des Équipes soit entièrement respectée. Finalement, le dialogue avec *Caritas Christi* n'a pas abouti à un rattachement. Il reste à en écrire l'histoire ; ce qui permettrait en même temps de mesurer l'évolution de Madeleine quant à sa manière de concevoir l'appartenance du groupe à l'Église.

Le style de vie communautaire de Madeleine et de ses compagnes a beaucoup à nous apprendre sur le type de vie chrétienne qu'elles cherchaient à instaurer. Mais il nous introduit aussi à une nécessaire réflexion sur la place tenue par Madeleine et ses amies dans l'Église de leur époque, et dans toute l'effervescence apostolique qui la caractérise. Cette réflexion a déjà été amorcée dans le Livre du centenaire par la recherche sur les rapports de Madeleine avec la Mission de France et les Prêtres ouvriers. On a donc pu mesurer déjà l'originalité de la situation et de la pensée de Madeleine dans ce contexte tourmenté. Mais il faudra y revenir, élargir la recherche, et surtout la rendre plus théologique.

⁂

V. VERS UNE RECHERCHE PLUS THÉOLOGIQUE

C'est d'ailleurs dans cette direction qu'il convient de clore ces quelques pages. On est loin d'avoir épuisé toute la richesse théologique de la pensée de Madeleine. Durant les années qui viennent de s'écouler, la recherche s'est concentrée sur ses rapports avec l'athéisme et en particulier avec le marxisme. Il ne faut pas croire qu'on en ait terminé avec ce sujet, mais il a tout de même été largement travaillé, surtout avec les deux colloques de Paris et de Toulouse, le premier resituant le milieu d'Ivry à l'époque de Madeleine, le second engageant une réflexion plus théologique sur Madeleine et l'incroyance. Et il est vrai que Madeleine a d'abord été connue par sa présence et son attitude originales en milieu marxiste. *Ville marxiste, terre de mission* demeure un maître livre, surtout par la qualité du discernement qui s'y développe, à partir de la vérité d'une expérience longuement mûrie. Il ne faudrait évidemment pas que toutes les recherches qui se déploient aujourd'hui en de multiples directions nous fassent oublier cet aspect majeur du témoignage de Madeleine.

Pour autant, ne pas pousser la recherche vers d'autres horizons théologiques serait lui être infidèle. Par exemple, il faudrait s'interroger sur la manière dont Madeleine articule dans ses écrits le mystère de l'Incarnation et le mystère de la Croix, à l'intérieur du mystère du salut. Il est frappant de constater qu'elle parle souvent de rédemption, de salut, à une époque où l'accent n'était peut-être pas mis particulièrement sur cet aspect du mystère du Christ. De même, le mystère de la Croix, lié à son interrogation permanente sur la souffrance humaine tient dans son œuvre une place majeure qui n'est pas non plus très commune dans les années où elle écrit. Sa conception du mystère de l'Incarnation tel qu'il peut être vécu aujourd'hui dans l'Église est également originale ; elle rejoint la grande tradition spirituelle de l'avènement du Verbe dans les chrétiens par leur accueil de la Parole.

Il y aurait aussi à analyser de façon plus précise sa conception de la foi comme savoir, comme parole et comme savoir-faire. À une époque où l'enfouissement était de mise, Madeleine osait dire : « *Croire, c'est parler*. » À une époque où l'agir était perçu comme urgent et prioritaire, elle ne craignait pas d'affirmer : « *Croire, c'est savoir.* » Mais elle ajoutait : « *Croire, c'est savoir faire* », et ce savoir-faire était pour elle celui de la charité qui se traduisait dans la vie ordinaire par la bonté. Et Dieu sait par ailleurs si elle s'est « enfouie » dans ce terreau d'Ivry auquel elle a consacré sa vie, et si la parole était pour elle le fruit d'une longue écoute dans le silence.

On n'a pas assez remarqué non plus que sa vie est un véritable discernement en acte et mérite d'être examinée sous cet angle. La manière dont elle a vécu les grands débats ecclésiaux auxquels elle a été mêlée, en particulier la crise des prêtres-ouvriers, la manière dont elle a conduit les contacts avec l'Institut séculier *Caritas Christi*, sa manière de se positionner par rapport au marxisme montrent la qualité de son discernement spirituel, son exigence de vérité, sa fidélité à l'Évangile, et l'ampleur de l'horizon théologique sur lequel elle situait sa réflexion.

On parle souvent à son propos de « spiritualité laïque ». Cette dénomination est juste par bien des aspects. Mais les choses sont sans doute plus complexes. Il faudrait en tout cas montrer comment Madeleine a largement participé à la recherche tâtonnante d'une Église en pleine mutation à la fois dans les relations entre ses membres et dans la conception de l'évangélisation. Il serait certainement éclairant d'analyser l'évolution de son

vocabulaire sur le laïcat, ne serait-ce que pour mieux mesurer comment elle s'inscrivait à l'intérieur de son époque, tout en innovant sur bien des points. On devrait pouvoir aussi montrer que le caractère radical de son engagement évangélique empêche sa spiritualité d'être réservée aux seuls laïcs et lui permet d'être entendue par toutes les formes de vocations dans l'Église.

On a déjà beaucoup travaillé sur la vie spirituelle telle que Madeleine Delbrêl l'a comprise et vécue : son rapport à la Parole de Dieu, le rôle essentiel de la vie sacramentelle, l'importance de la prière et la place du silence, le caractère essentiellement missionnaire de la vie chrétienne, l'appel de tout chrétien, quel que soit son état de vie, à la sainteté, la place privilégiée accordée à la solitude apostolique. Sans doute y aura-t-il un jour à articuler ces différents éléments pour les présenter de manière plus complète dans leur cohérence.

Enfin, sur un point plus particulier, il faudra revenir sur les rapports entre l'art et la mystique chez Madeleine Delbrêl. De ses poèmes en général, et surtout des grands poèmes de 1928 évoqués plus haut, de certaines lettres, en particulier celles adressées à son amie Louise Salonne après sa conversion, se dégage une certaine conception de la beauté à travers le cheminement qui la conduisit à la découverte de Dieu et dans un rapport étroit à la souffrance humaine. On se prend d'autant plus à regretter que l'essai qu'elle avait écrit sur l'art et la mystique, et pour lequel elle ne trouva pas d'éditeur, soit aujourd'hui perdu.

Il est bien possible que si les écrits de Madeleine Delbrêl séduisent aujourd'hui, c'est qu'ils rejoignent la sensibilité pastorale et théologique de notre époque. N'est-ce pas pour cette raison que les évêques de France l'ont présentée comme figure de la foi pour aujourd'hui, avec Thérèse de Lisieux, à la fin de la *Lettre aux catholiques de France*, sur la proposition de la foi. Il y a cinquante ans, elle a su proposer la foi dans le plus grand respect des autres convictions et croyances, mais elle l'a proposée avec clarté et fermeté, parce que, pour elle, il y allait du bonheur et du salut de l'homme. Mais si beaucoup sont attirés par la figure de Madeleine, c'est peut-être parce qu'elle sut être en même temps pleinement libre et pleinement fidèle. Elle a vécu harmonieusement, ce qui ne veut pas dire sans souffrance, des attitudes qui paraissent souvent contradictoires. Pour cette raison, entre bien d'autres, Madeleine, avec humour et discrétion nous invite à suivre le Christ dans le sillage qu'elle a tracé.

⁂

Toute reproduction interdite

Édité par le Secrétariat général de la Conférence des évêques de France
Directeur de la publication : Mgr Stanislas LALANNE
Secrétariat de rédaction : Mme A. Dedieu
106, rue du Bac – 75341 PARIS CEDEX 07

Dépôt légal : Octobre 2004

Imprimerie INDICA – 27 rue des Gros-Grès, 92700 COLOMBES